



Chapitre 14 : Le Reflet des Possibles

Par Selen

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfiction.fr/).
[Voir les autres chapitres](#).

Le repos en Lothlórien était une dérive visqueuse, une lente dissolution de la conscience dans un océan de lumière dorée qui ne semblait jamais vouloir s'éteindre. Dans les *telains* baignés d'une clarté diffuse, semblable à de l'ambre liquide filtré par la canopée millénaire, les membres de la Communauté tentaient de recoudre, point par point, les lambeaux de leur courage déchiré. L'air y était saturé d'un chant lointain qui ne semblait pas venir de gorges elfiques, mais des arbres eux-mêmes. C'était une mélodie sans paroles, un bourdonnement sacré et lancinant qui agissait comme un baume trop puissant, cherchant à lisser de force les rides de fatigue et à apaiser, presque malgré eux, les cœurs les plus tourmentés. Je regardai Sam et Pippin. Ils étaient roulés en boule sur des nattes de soie sauvage, immobiles, prisonniers d'un sommeil sans cauchemars pour la première fois depuis des semaines. Leurs visages, libérés de la tension du voyage, retrouvaient une rondeur d'enfance, une innocence si vulnérable qu'elle me paraissait obscène après les flammes de la Moria. Mais pour moi, chaque minute d'immobilité était une torture raffinée, un poison distillé goutte à goutte. Ma sveltesse, ce corps affûté pour la survie et la fuite, se retournait contre moi comme un ressort que l'on aurait trop tendu et dont le cran de sûreté menaçait de lâcher. Le calme m'étouffait. J'avais besoin du choc brutal des muscles contre l'effort, de la morsure cinglante d'un vent glacé sur mes tempes, du cri strident de l'acier frottant contre la pierre pour me sentir encore vivante. Le silence de la forêt était trop pur, trop symétrique. Il n'étouffait pas les échos de l'abîme, il leur offrait une caisse de résonance parfaite. Dans ce vide sonore, le cri de Gandalf et le grondement du pont qui s'effondre résonnaient plus fort que sous la montagne. Je m'étais isolée sur une branche excentrée, un pont d'argent naturel qui s'élançait loin du groupe, suspendu au-dessus d'une mer de feuilles de *mallorn* qui ondulait sous mes pieds dans un murmure océanique et infini. La crasse de Khazad-dûm était toujours là, une marque de honte et de survie incrustée sous mes ongles comme une terre maudite. Pourtant, la rosée matinale, fraîche et lourdement parfumée au nard, avait fini par laver la suie qui me servait de masque. Sous cette clarté impitoyable, qui traquait l'ombre jusque dans les replis de mon âme, mes traits apparaissaient d'une pâleur spectrale. Ma peau semblait devenue translucide, un masque de nacre si fin qu'il donnait l'illusion que je m'effaçais lentement du monde, m'évaporant dans l'éclat de la Lórien. Seul l'éclat fiévreux de mes yeux violets ancrerait encore ma présence au sol. Ils brûlaient d'une intensité sauvage, une lueur désespérée semblable à deux améthystes jetées au cœur d'une braise mourante. Un dernier sursaut de vie, féroce et indomptable, qui refusait de s'éteindre malgré la paix souveraine qui m'entourait.

« Tu ne trouveras pas de réponses dans le vide, Alya. »

Je n'eus pas besoin de me retourner. Mon corps, aux aguets depuis les ténèbres de la Moria, capta sa présence bien avant que mon esprit ne la valide. C'était une reconnaissance qui

passait par les sens les plus primaires, une signature olfactive qui trancha net à travers le parfum entêtant des fleurs de Lórien. D'abord, il y eut le sillage boisé de l'écorce de pin chauffée par un soleil d'altitude, puis cette note cristalline du vent qui balaie les hauts cols enneigés. Ces odeurs me dirent, avec une certitude absolue, que Legolas était là, debout dans mon ombre. Il s'assit près de moi. Je fixai la branche d'argent sur laquelle nous étions perchés. Son poids ne fit pas même tressaillir l'écorce fine, pas une feuille de *mallorn* ne vibra sous son contact. Il s'intégrait à la structure de l'arbre comme s'il en était une extension naturelle, tandis que moi, je m'y sentais comme un poids mort. Il avait enfin troqué son armure de voyage, ce cuir rigide et marqué par la poussière des routes, pour une tunique de soie grise dont les reflets changeants évoquaient la surface d'un lac à l'aube. Le tissu était si fin, si fluide, qu'il semblait couler comme de l'eau sur ses épaules. Pour la première fois depuis notre départ de Fondcombe, il ne portait plus son arc. Ce vide sur son dos me frappa plus que tout le reste. Il avait déposé sa vigilance. Ses mains, longues et agiles, dont les doigts portaient encore le souvenir de la corde tendue, reposaient désormais avec une patience infinie sur ses genoux. Elles étaient immobiles, offertes à la lumière, contrastant avec la crispation de mes propres poings serrés dans les plis de ma cape.

« Je ne cherche pas de réponses, Vertfeuille. Je cherche à oublier le bruit que fait un corps qui tombe dans l'obscurité, » répliquai-je.

Ma voix était plus rauque que je ne l'aurais voulu, une sonorité abrasive qui semblait porter en elle la poussière des mines et l'amertume des adieux. C'était une voix cassée, fêlée par les sanglots que je refusais de verser, les sentant monter en moi comme une marée noire et glacée. Je serrai la gorge, verrouillant chaque muscle, parce que je savais qu'un seul gémissement suffirait à rompre le barrage. Si je laissais échapper une seule de ces larmes, ce n'était pas un pleur qui sortirait, mais un torrent dévastateur. J'avais cette peur viscérale que, si je commençais à m'effondrer, ces émotions ne se contenteraient pas de couler. Elles m'engloutiraient tout entière, me noyant dans un deuil que même la lumière de la Lórien ne pourrait atteindre.

« Galadriel t'observe, » reprit-il, ignorant mon ton acerbe avec une sérénité qui m'exaspérait. « Elle voit en toi une fissure, Alya. Une faille qui pourrait soit laisser passer la lumière, soit devenir un gouffre insondable. Elle t'appelle. Tu le sens, n'est-ce pas ? Cette tension dans ton sang, comme la corde d'un arc que l'on banderait jusqu'au point de rupture sans jamais décocher ? »

Je serrai les dents avec une telle force que la douleur finit par irradier jusque derrière mes tempes. Cette souffrance était une tentative désespérée pour faire taire ce qui s'agitait en moi. Car c'était vrai. Depuis la première seconde où mon pied avait foulé la terre de ce royaume, une voix sans son s'était installée dans les replis les plus profonds de mon esprit. Ce n'était pas une parole intelligible, mais une mélodie d'argent et de givre, une fréquence cristalline qui semblait faire vibrer la structure même de mes pensées. Elle ne venait pas de l'extérieur. Elle naissait dans le silence entre mes battements de cœur, m'attirant avec une insistance magnétique vers les jardins bas de la cité, là où la brume s'accroche aux racines des arbres. Plus je luttais pour l'ignorer, plus cette note devenait limpide. C'était une invitation, certes, mais une invitation qui portait en elle la froideur d'une lame. Elle ressemblait à une sommation, une exigence royale à laquelle on ne peut se soustraire. Je la ressentais comme un défi direct lancé

à ma lignée exilée, une main invisible qui fouillait dans mes ruines pour en extirper des secrets que je n'étais pas prête à affronter. Le contraste était insupportable. La douceur apparente de ce chant de sirène se heurtait à la violence du deuil que je portais, créant une dissonance qui me donnait le vertige au bord de cette branche d'argent.

« Elle veut me montrer ma propre fin, j'en suis sûre, » murmurai-je en tripotant nerveusement la garde de ma dague. « Les puissants aiment voir les petits se briser devant l'immensité de leur destin. Cela les conforte dans leur propre éternité. »

« Elle n'est pas ton ennemie. Mais elle est un miroir. Et peu de gens ont le courage de regarder ce qui s'y reflète vraiment. »

Je me levai brusquement. Je sentis mes muscles se tendre, effaçant la courbe de lassitude qui m'avait trahie un instant plus tôt. Je lissai mon front, raffermis la ligne de ma mâchoire et éteignis l'incendie de mes yeux pour n'y laisser que des reflets de métal froid.

« Très bien. Si la Dame veut jouer avec les reflets, je vais lui montrer que les Éclipses ne craignent pas la lumière, aussi déformante soit-elle. »

Je m'éloignai, entamant la descente des escaliers de bois qui s'enroulaient en une spirale sans fin autour du tronc colossal. Chaque pas sur les marches suspendues me coûtait, car je sentais, avec une acuité presque insupportable, le regard de Legolas peser entre mes omoplates. C'était une main protectrice et invisible qu'il n'osait pas poser, un lien de soie qui s'étirait à mesure que je m'enfonçais vers le sol. Il resta là-haut, silhouette d'argent figée contre le ciel, respectant la solitude rituelle d'une épreuve qu'il savait trop intime pour être partagée. À mesure que je perdais de l'altitude, l'atmosphère changeait. La forêt de Lothlórien semblait s'écarter devant moi, non par respect, mais par une sorte de déférence mécanique. Les *mallorns* géants inclinaient leurs branches, leurs feuilles bruissant de secrets dans une langue oubliée, un murmure de sève et de siècles. J'y percevais des promesses de repos éternel qui ressemblaient à des pièges, et des avertissements que je m'efforçais d'écraser sous mes bottes. Je n'avais pas besoin de réfléchir à ma direction. Mes pieds connaissaient le chemin, guidés par une volonté magnétique, une force bien plus ancienne que ma propre existence qui m'attirait vers les profondeurs. J'atteignis enfin le fond d'un vallon caché, une dépression de terre où le temps paraissait s'être cristallisé. L'air y était plus frais, presque humide, saturé de l'odeur terreuse des mousses centenaires et du parfum froid des pierres mouillées. Ici, l'herbe n'était qu'un tapis de velours sombre, parsemé de fleurs blanches de *niphredil*. Ces petites clochettes de neige semblaient briller d'une lueur interne, une lumière froide qui ne devait rien au soleil. Galadriel m'attendait. Elle se tenait debout près d'un bassin de pierre brute, une vasque dont le piédestal semblait avoir surgi de la terre même, comme si les racines de la forêt l'avaient sculpté pour cet unique instant. Elle ne dit rien. Sa silhouette d'un blanc pur tranchait avec les ombres violacées du sous-bois, une apparition si nette qu'elle en devenait irréelle. D'un mouvement d'une lenteur liturgique, elle inclina une aiguière d'argent. Le métal capta un rayon de lune égaré tandis qu'elle versait l'eau dans le bassin. Dans ce silence absolu, le bruit du liquide résonna comme une suite de notes de cristal brisé, un son pur et tranchant qui venait heurter la surface de la vasque. L'eau s'étala en ondes parfaites, des cercles d'argent qui semblaient emprisonner la clarté des étoiles. Elle releva alors la tête, et son regard ne fut pas

une question, mais une porte ouverte sur l'inévitable.

« Veux-tu regarder, Alya, fille des cendres ? » demanda-t-elle.

Lorsqu'elle parla enfin, ce ne fut pas le murmure télépathique qui avait hanté mes pensées plus haut dans les cimes. Sa voix s'était incarnée, d'une pureté absolue qui se propagea dans le vallon. Je vis, avec une lenteur de rêve, la vibration s'étendre en cercles invisibles, faisant frissonner les pétales délicats des *niphredils* à mes pieds. Les clochettes de neige s'inclinèrent à l'unisson, comme si le poids de ses mots était une brise tangible. Puis, la résonance m'atteignit. Ma poitrine se mit à vibrer en sympathie, telle la caisse de résonance d'un instrument ancien. Chaque côte, chaque vertèbre semblait s'accorder sur cette fréquence d'argent. La voix de la Dame ne se contentait pas de m'adresser la parole. Elle m'envahissait, faisant trembler l'air dans mes poumons et réveillant une peur ancestrale, nichée dans la moelle de mes os. Le silence qui suivit fut plus lourd encore, car il portait l'empreinte de cette note pure qui continuait de résonner en moi, m'interdisant tout mensonge.

« Je n'ai jamais eu peur de mon reflet, Dame, » dis-je avec une effronterie qui n'était plus qu'une façade prête à s'effondrer. « Mais je me méfie des eaux qui prétendent dire la vérité. »

« Le miroir montre bien des choses, » répondit-elle, son visage restant aussi énigmatique qu'une lune voilée. « Des choses qui furent, des choses qui sont, et certaines choses qui ne sont pas encore advenues. Mais attention, petite ombre... le miroir est un guide dangereux pour ceux qui y cherchent ce qu'ils veulent voir. »

Je m'avançai. Chaque pas me coûtait un effort de volonté immense, une lutte contre une force invisible qui cherchait à me repousser, ou peut-être à me protéger de ce que j'allais découvrir. C'était comme marcher contre un vent de tempête silencieux, un ouragan immobile qui hurlait sans bruit. Sous ma tunique, mon cœur ne battait plus. Il martelait ma poitrine avec la cadence sourde et implacable des tambours de guerre que j'avais entendus résonner dans les galeries de la Moria. Ce rythme n'était plus le mien. C'était l'écho d'une peur ancestrale, un battement étranger logé au plus profond de ma chair. Je vis mes propres mains s'égarer, tremblantes, à la recherche du rebord de pierre. Mes doigts s'y crispèrent avec une force désespérée, s'ancrant à la froideur de la roche comme pour s'y enchaîner, de crainte d'être emportée par le vertige qui m'aspirait déjà. Je me penchai enfin sur l'eau. La surface était d'une immobilité surnaturelle, si lisse et si parfaite. Pendant un battement de cil, je ne vis que mon propre reflet. Un visage de spectre, des yeux violets égarés et la silhouette sombre des *mallorns* se découpant derrière moi. C'était la dernière image du monde tel que je le connaissais. Puis, sans que le moindre souffle ne vienne rayer la surface, l'eau se troubla. Le changement fut d'abord une simple vibration, un frisson qui parcourut le liquide, puis une fumée grise commença à sourdre des profondeurs du bassin. Elle s'éleva en volutes lourdes, tourbillonnant comme une tempête de cendres au-dessus d'un brasier mourant. L'odeur du niphredil disparut, remplacée par un parfum de froid et de poussière. Le monde réel s'effaça avec une lenteur de rêve. Les troncs d'argent des arbres devinrent des ombres, le ciel étoilé se voila, et la silhouette de Galadriel ne fut plus qu'une tache de clarté lointaine. La gravité sembla s'inverser. Je ne regardais plus le miroir. Je fus aspirée dans l'abîme de l'eau, franchissant la frontière entre le présent et l'incertain, là où même la lumière de la Dame ne pouvait plus me guider.

Les premières images s'élevèrent de l'eau comme une fumée âcre et épaisse, une vapeur toxique qui semblait s'insinuer dans mes poumons pour brûler mes narines de l'intérieur. Avec elles, le goût métallique et ferreux du sang frais mélangé à l'odeur écœurante du fer surchauffé envahit ma bouche, me soulevant le cœur. C'était mon enfance que je voyais là, exhumée des cryptes les plus profondes de ma mémoire. Chaque strate de souvenirs que le miroir soulevait semblait arracher une partie de ma peau, m'obligeant à redescendre dans ces caveaux scellés où j'avais juré de ne plus jamais poser le pied. Je revis, avec une netteté si crue qu'elle en devenait insoutenable, les bannières à l'effigie de l'éclipse. Autrefois, ces soies pourpres flottaient comme des promesses d'éternité au-dessus de nos têtes. J'aurais juré qu'elles étaient immortelles, tissées dans une matière que le temps ne pourrait atteindre. Mais sous mes yeux, la réalité se contorsionnait. Les fibres se tordaient, se recroquevillaient sous la morsure d'un feu vorace, une bête de flammes qui ne connaissait ni la satiété ni le répit. Elles se décomposaient dans une parodie de vie. Je fixai ces lambeaux de charbon calcinés, ces charognes de tissu noir qui se détachaient des hampes pour entamer une gigue macabre dans les courants d'air chaud, voltigeant comme des oiseaux de malheur dans un ciel si saturé de suie qu'il semblait être devenu solide. Chaque flocon de cendre qui tombait dans le miroir était un morceau de mon passé qui s'effritait. Le son m'atteignit alors, non comme un bruit, mais comme une onde de choc qui fit vibrer mes dents. Les cris de mon peuple. Une symphonie de détresse absolue, un arrangement complexe de terreur où se mêlait le hurlement primal d'une nation que l'on égorge en plein cœur de son sommeil. Je restai là, pétrifiée, comptant malgré moi les voix qui s'éteignaient l'une après l'autre. Chaque silence qui suivait un cri était une bougie que l'on mouchait, une lignée qui s'arrêtait. Elles étaient étouffées, englouties par une nuit d'encre visqueuse qui ne promettait aucune aube, aucune rédemption. Et quand la dernière note de cette agonie s'évanouit, elle me laissa seule dans un silence plus terrifiant, plus assourdissant encore que les cris. Un silence qui ne demandait pas justice, mais qui constatait simplement le vide. Puis, le remous central du bassin se figea brusquement, une stase glaciale qui laissa apparaître la silhouette de mon père. Son visage me frappa. La noblesse n'y était plus qu'un masque de porcelaine brisée, un réseau de craquelures dessinées par la fatigue et une douleur sans nom. Il se pencha vers moi à travers les siècles, ses yeux cherchant les miens avec une urgence désespérée. Je sentis alors, je le sentis physiquement, le froid spectral des Larmes Sombres au moment où il me les confiait. Un fardeau sacré, un legs maudit. Une seconde plus tard, l'ombre vorace, une marée d'encre vivante et affamée, l'engloutissait totalement, effaçant son regard de la surface du monde. C'était la douleur familière, mon unique héritage, celle qui m'avait servi de berceau et qui avait sculpté, fibre après fibre, chaque muscle de mon corps de paria pour en faire une arme de survie. Soudain, le Miroir changea de ton. L'atmosphère du vallon, autrefois si légère, sembla se contracter brusquement autour de moi, comme si les parois invisibles de la réalité se resserraient. Une sensation de nausée m'envahit, la même que si une goutte de venin venait d'être versée au cœur de la source sacrée. Sous mes yeux, l'eau perdit sa transparence cristalline pour devenir une substance sombre, visqueuse, acquérant la consistance de l'obsidienne liquide. Elle ne reflétait plus le ciel. Elle l'emprisonnait dans une profondeur impénétrable, une masse huileuse et lourde de menaces qui semblait palpiter d'une vie propre. Je me vis, mais l'image me projeta violemment en arrière. L'horreur fut si vive que je sentis mes talons s'enfoncer profondément dans la terre meuble et humide, comme si le sol lui-même voulait m'engloutir. La femme qui me faisait face dans le

bassin n'était plus une paria, mais une souveraine cauchemardesque. Elle portait une armure d'argent noirci, un métal qui semblait avoir été trempé dans le sang et l'ombre. Chaque plaque, chaque jointure était gravée de runes impies, des scarifications d'un autre âge qui ne restaient pas fixes. Ces signes semblaient ramper, palpiter à la surface du métal, se tordant comme des insectes de fer affamés qui se nourrissaient de la clarté lunaire. Elle se tenait droite, d'une rigidité cadavérique. Elle dominait, avec une indifférence plus glaciale que les glaces du Nord, un monde dont elle avait elle-même tranché la gorge. Ses yeux, mes yeux, avaient perdu la moindre étincelle d'humanité. Ils brûlaient d'une lueur dorée, une clarté prédatrice, fiévreuse, qui rappelait le regard fixe et dilaté d'un fauve à l'instant précis, insoutenable, de la mise à mort. À mon doigt, l'Anneau Unique brillait avec une arrogance obscène. Il aspirait la lumière environnante, la dévorait pour mieux palpiter d'un éclat rougeoyant. C'était un cœur de lave mis à nu, une plaie ouverte dans la réalité qui vibrait d'une vie maléfique, réclamant à chaque battement sourd son tribut de sang et d'âmes. Sous mes pieds, la Terre du Milieu n'était plus qu'un charnier fumant, un désert de cendres stériles où même le souvenir de l'herbe avait été calciné par ma propre volonté. La tentation m'assaillit alors, non comme une simple suggestion de l'esprit, mais comme une agression physique d'une violence inouïe. Une chaleur liquide, visqueuse et brûlante, s'engouffra dans mes veines comme un poison doré. Je sentis mon propre poulx battre à l'unisson de l'Anneau, chaque pulsation de mon sang murmurant une promesse de toute-puissance :

« Avec lui, tu pourrais restaurer ton royaume. Tu pourrais venger Gandalf. Tu pourrais arracher les morts à leur sommeil de poussière et les faire marcher à nouveau sous tes ordres. »

L'air devint si pesant, chargé d'une électricité malfaisante, que je crus suffoquer pour de bon. Chaque mot de cette voix sans bouche, cette voix qui ne venait de nulle part et de partout à la fois, pesait des tonnes sur mon esprit vacillant, m'écrasant contre la pierre froide du bassin.

« Non... » murmurai-je, mes doigts griffant la pierre brute du bassin jusqu'à ce que la douleur soit réelle, jusqu'à ce que le sang perle sous mes ongles et vienne tacher l'eau sacrée. « Je ne suis pas une reine de sang. Je ne suis pas cela. »

L'eau bouillonna frénétiquement, semblant lutter contre l'image qu'il était forcé de porter. Puis, la surface se déchira pour s'ouvrir sur une vision d'une violence si absolue qu'elle frappa mon âme avec la netteté froide d'un couperet de bourreau tombant sur le billot. Le choc fut tel que je crus entendre mon cœur craquer. Je vis Legolas. Le Prince des Bois, cet être de lumière et de vent, d'ordinaire si aérien qu'il semblait à peine effleurer la terre, était cloué au sol. Il n'était plus qu'une forme brisée, étendue dans une poussière grise qui ne connaissait plus la vie. Il gisait sur un sol imbibé d'un noir huileux, une boue visqueuse née du mélange du sang et de la cendre, qui montait lentement pour dévorer l'éclat de ses vêtements de soie. Au-dessus de lui, le dôme d'or de la Lothlórien s'était effondré, remplacé par une voûte de plomb, une chape de nuages lourde, basse et immobile, qui semblait peser physiquement sur les cadavres pour les empêcher de se relever. Je fixai son arc de Galadhrim. Ce chef-d'œuvre de grâce, cette courbure parfaite qui était le prolongement de son bras, n'était plus qu'un débris pathétique. Le bois blanc, autrefois si souple, était fendu de part en part, révélant ses fibres intérieures comme un os brisé après une chute. Ses cordes, dont la vibration avait si souvent chanté la mort de nos ennemis, étaient rompues. Elles pendaient, tordues, baignant dans la fange noire,

ressemblant avec une horreur insupportable à des nerfs que l'on aurait sectionnés à vif pour paralyser un homme. Mais mon regard fut irrésistiblement attiré par l'objet fiché dans sa poitrine. Ce fut là que le sang se figea réellement dans mes veines, se transformant en cristaux de glace. Une flèche noire. Je restai là, penchée au-dessus du bassin jusqu'à ce que mon souffle brouille la surface, mes yeux dévorant chaque millimètre de ce trait de mort. Je reconnus, avec un effroi qui me tordit les entrailles, l'empennage de plumes sombres, rugueuses au toucher, et la pointe effilée, forgée dans un acier cruel que j'avais moi-même poli. C'étaient les miennes. Chaque encoche, chaque rainure portait la signature de mon amertume. C'étaient les traits que je forgeais en secret, la nuit, dans les heures les plus noires de mon exil, ceux que je destinais, dans mes délires de vengeance, à ceux qui m'avaient trahie. Et là, l'une d'elles avait trouvé son chemin jusqu'au plein cœur du Prince. Dans la profondeur obscure du miroir, une silhouette émergea des ombres. Moi-même. Je m'avançai vers son cadavre avec une démarche prédatrice. Mon visage n'était plus qu'un masque de glace sculpté dans la cruauté la plus pure. Mes traits étaient lisses, dénués de la moindre étincelle d'émotion humaine, sans même une ride de regret ou une hésitation pour l'ami que je venais d'abattre. Je me baissai avec une lenteur calculée, une grâce de fauve ayant fini de jouer avec sa proie et passant à la curée. Mes mains, ces mains qui tremblaient aujourd'hui sur le rebord du bassin, étaient là-dedans d'une stabilité effrayante. Elles passèrent au-dessus du corps de Legolas sans le toucher, avec un mépris total, pour atteindre celui de Frodon. Le Hobbit était jeté là, dans la boue, petit corps sans vie traité comme un déchet de guerre, un simple obstacle inerte entre moi et mon désir. Sans accorder un seul regard à la vie qui s'échappait des yeux du Prince, je refermai mes doigts sur l'Anneau. À cet instant, dans l'eau noire du miroir, la version de moi-même tourna la tête vers la surface. Son sourire, une ligne fine et sans joie, fut la chose la plus terrifiante que j'aie jamais contemplée. C'était le sourire d'une chose qui n'avait plus rien à perdre, car elle avait déjà tout détruit.

« C'est un mensonge ! » criai-je, ma voix se brisant et ricochant violemment contre les troncs immobiles des mallorns.

Je relevai lentement les yeux vers Galadriel, un mouvement qui me parut durer des siècles, tant ma nuque était pétrifiée par l'horreur. Je cherchais désespérément un démenti dans son regard, une fissure dans son masque de perfection, la moindre trace de pitié qui viendrait briser ce miroir et renvoyer ce cauchemar au rang de simple illusion. Je voulais qu'elle dise que ce n'était qu'un mensonge, une ruse de l'Ennemi pour me briser. Mais elle restait là, à quelques pas de moi, et sa présence n'offrait aucun refuge. Autour d'elle, l'air s'était figé. Elle ne bougeait pas, pas même le plus léger tressaillement d'une paupière ou le soulèvement d'une respiration. Ses mains étaient jointes devant elle, les longs doigts d'ivoire entrelacés. Elle était devenue un témoin muet et impitoyable de mon naufrage intérieur. Son silence était un poids qui m'écrasait, m'obligeant à porter seule le fardeau de ce que je venais de voir. Dans ses yeux d'azur profond, je ne trouvai ni jugement ni absolution, mais une clarté insoutenable qui confirmait, sans un mot, que l'ombre que j'avais vue dans l'eau était déjà tapie dans mon propre sang.

« Le Miroir montre souvent le mal que nous portons en nous, » dit-elle, et sa voix résonna dans chaque recoin de mon crâne comme un glas funèbre. « Tu crains de trahir ceux que tu aimes pour restaurer ce que tu as perdu. La soif de revanche est un terreau fertile pour l'Ennemi, Alya.

Elle transmute la justice en bourreau. »

« Je ne ferais jamais de mal à Legolas... » haletai-je.

Ma superbe, ce bouclier d'insolence que j'avais forgé année après année, insulte après insulte, commença à se fissurer. Je sentis les fondations de ma protection, cette arrogance qui me servait d'armure face aux jugements des Elfes, s'effriter sous la pression du regard de Galadriel. Ma dignité s'effondrait en une poussière grise et amère, s'écoulant entre mes doigts comme le sable d'un sablier brisé. Sans ce rempart, je me sentais soudainement nue, exposée au froid du vallon, dépourvue de la moindre défense contre la vérité qui venait de m'être révélée. L'image de la flèche noire, plantée dans le cœur du Prince, ne quittait pas mes pupilles. Elle agissait désormais comme un poison lent, un venin de culpabilité qui s'insinuait dans mes veines à chaque battement de mon cœur. Je sentais la toxine progresser, froide et lourde, paralysant mes sens un à un. D'abord, ce fut le toucher. Mes mains, crispées sur le rebord du bassin, devinrent étrangères, engourdies comme si elles étaient déjà mortes. Puis, l'ouïe. Le murmure des *mallorns* devint un bourdonnement indistinct, lointain, laissant toute la place au sifflement de ma propre respiration erratique. Le poison ne cherchait pas à me tuer, il cherchait à me figer dans l'horreur de mon propre potentiel. Je restai là, prisonnière de mon corps qui refusait de m'obéir, clouée sur place par la vision de ma propre main trahissant la seule lumière que j'avais osé regarder en face.

« L'Anneau ne sollicite pas ton accord pour corrompre ton âme, » répondit la Dame, et pour la première fois, un éclat de tristesse voila son regard bleu. « Il se sert de ce que tu as de plus beau, ta loyauté farouche, ta force indomptable, pour tisser tes propres chaînes. »

L'horreur me glaçait le sang et la nausée me tordait les entrailles, mais je ne pus m'en défendre. Je plongeai une ultime fois mon regard dans l'eau. Captive de la gravité d'un gouffre, je cédai à cette fascination morbide qui contraignait celui qui tombe à fixer, d'une intensité désespérée, le fond de son propre abîme. La vision de Legolas et du champ de bataille commença à se dissoudre, non pas en s'effaçant, mais en étant balayée par une rougeur infernale. C'était un incendie chromatique, un rouge sang et un orange brûlant qui semblaient bouillir à l'intérieur de la vasque de pierre, faisant frémir la surface comme si le Miroir lui-même souffrait de ce qu'il contenait. Alors, l'Œil apparut. Ce n'était pas une image, c'était une présence. Un Œil unique, immense, sans paupière, ceint de flammes hurlantes qui tourbillonnaient dans une fureur silencieuse. Dans ce vallon paisible, la vision dévorait l'air même du jardin, pompant l'oxygène et le remplaçant par une chaleur sèche, suffocante, qui sentait le soufre et la forge. Son regard me transperça. Ce fut une invasion brutale, une sonde de feu qui fouillait chaque fibre de ma peur, déterrait chaque repli de ma honte, mettant à nu la moindre de mes faiblesses pour s'en nourrir. Je fus projetée en arrière par une force invisible, comme si l'air lui-même m'avait frappée en plein poitrail. Mes bottes glissèrent sur l'herbe humide, écrasant les corolles fragiles des *niphredils* tandis que je perdais tout équilibre. Je m'effondrai lourdement au sol, le dos heurtant la terre froide. Le souffle fut expulsé de mes poumons dans un sifflement rauque, et durant quelques battements de cœur, le monde se dissout en un tourbillon confus de feuilles et d'argent. Alors que je luttais contre l'étourdissement qui menaçait de m'engloutir, je vis le Miroir redevenir, en un clin d'œil, une simple vasque d'eau inoffensive. Elle vibrait désormais avec une paix trompeuse sous la lune, comme si l'horreur n'avait été qu'une brume passagère,

et le silence, un témoin amnésique. Je restai là, prostrée dans l'herbe froide, les doigts crispés dans la terre meuble, cherchant désespérément un oxygène qui semblait s'être évaporé dans le sillage de l'Œil. Le silence de la Lothlórien, qui m'avait paru si apaisant à mon arrivée, se mua soudain en une présence menaçante. Chaque arbre, chaque ombre semblait saturée de jugements invisibles, de milliers d'yeux elfiques observant ma déchéance. Ce que j'avais vu n'était pas un destin gravé dans le marbre, mais une porte entrouverte sur l'horreur pure. C'était une version de moi-même où mon obscurité, ma colère et mon désir de revanche se retournaient contre tout ce que je commençais, malgré moi, à chérir. La « Princesse des Cendres » ne portait pas seulement un titre. Elle portait en elle un brasier capable de consumer le monde entier, ne laissant que du vide derrière lui. Et là, dans l'ombre du jardin de la Dame, pour la première fois de ma vie, j'eus une peur viscérale, animale, de mes propres mains.

Je remontai vers les hautes plates-formes lentement. Mes pas ne produisaient qu'un frôlement imperceptible sur les lattes de bois suspendues, mais dans le silence sacré de la Lórien, ce bruit me paraissait aussi tonitruant qu'une charge de cavalerie. Chaque palier franchi, chaque mètre gagné vers la canopée m'éloignait physiquement du bassin de la Dame, mais l'illusion de la distance était vaine. Le froid résiduel de l'eau sacrée semblait être resté collé à ma peau comme une seconde enveloppe, une pellicule de givre que le vent des cimes ne parvenait pas à dissiper. J'évitais les sentiers principaux, rasant les rambardes, fuyant la clarté opaline des lanternes de nacre. Ces lueurs elfiques, d'ordinaire si douces, me semblaient désormais accusatrices, comme des yeux de lumière braqués sur ma propre noirceur. Je cherchais les poches d'ombre dense, ces recoins secrets où les feuilles d'argent se superposaient en couches épaisses jusqu'à créer une obscurité presque palpable. Je voulais me dissoudre dans l'écorce rugueuse, me perdre dans la circulation lente de la sève, redevenir l'ombre anonyme et glaciale que j'étais avant que Gandalf ne vienne bousculer mon existence de paria. Mais la forêt, dans sa perfection immobile, ne m'offrait aucun sanctuaire. Son silence n'était qu'un miroir de plus, une surface plane qui amplifiait le tumulte de mon propre sang cognant avec une régularité de tambour à mes tempes. Sur le dernier pont de corde, une passerelle étroite et précaire qui oscillait au gré d'un souffle invisible au-dessus d'un abîme de brume matinale, une silhouette barrait le passage. Elle était là, immobile, comme si elle avait toujours fait partie de l'architecture des arbres. Presque irréelle, elle semblait avoir été sculptée dans les derniers lambeaux du crépuscule pour m'interdire le repos. Legolas ne fit pas un geste à mon approche. Il était appuyé contre le tronc d'un *mallorn*, son épaule effleurant l'écorce argentée avec une désinvolture qui contrastait violemment avec mon agitation intérieure. L'argent de l'arbre semblait capturer et retenir l'éclat pâle de ses cheveux, créant une aura qui le détachait de l'ombre. Il était figé comme s'il m'avait attendue durant chaque minute de mon absence, décryptant mon retour dans le passage lent et inexorable des étoiles au-dessus de nous. La lumière de l'aube naissante commençait à peine à mordre sur la nuit, teintant le ciel de nuances incertaines, entre le nacre et la lavande. Dans cette clarté diffuse qui gommait les angles et voilait les contours du monde, ses traits paraissaient plus jeunes, plus lisses, empreints d'une fragilité troublante que je ne lui avais jamais connue. Il demeurait immobile, sa respiration si ténue qu'elle semblait s'être tue, laissant le silence s'étirer entre nous comme une corde de lyre trop tendue, une fibre vibrante, prête à rompre sous le poids des horreurs que je ramenaïs des eaux.

« Tu as vu, » dit-il simplement.

Je m'arrêtai à un pas de lui, une distance dérisoire qui me parut pourtant aussi vaste qu'un gouffre sans fond. Mes poumons, comme oppressés par l'air trop pur de la Lórien, ne m'offraient qu'un souffle court, saccadé, une respiration de bête traquée qui mourait dans ma gorge. Je me sentais incapable d'avancer davantage, comme si une force magnétique issue de mon propre crime futur me repoussait. Mes mains, traîtresses, se crispèrent sur les rebords épais de mon manteau de voyage, s'agrippant au tissu avec une force de naufragée. Je fixai mes propres doigts. Je voyais mes phalanges blanchir sous la peau, saillantes, témoignant de l'effort désespéré que je fournissais pour étouffer le tremblement incontrôlable qui parcourait mes membres. C'était une lutte de chaque seconde pour ne pas m'effondrer là, sur le bois vibrant de la passerelle. Je ne pouvais pas lever les yeux. L'idée même de rencontrer son regard bleu me provoquait un vertige plus violent que l'abîme sous mes pieds. Car l'image était là, scellée dans l'obscurité de mes propres pupilles. Même en fixant mes bottes, je voyais sa poitrine transpercée par cette flèche noire, *mon œuvre*, ma signature. Ce n'était plus un souvenir du Miroir, c'était une brûlure indélébile gravée sur l'envers de mes paupières. Partout où je portais mon regard, cette vision persistait, telle une tache de goudron visqueuse qui souillait la nacre de l'aube et l'argent des arbres. Je sentais le poids de ce futur possible comme une lame de fond, attendant le moindre cillement pour m'engloutir tout entière.

« J'ai vu la fin de tout, Vertfeuille, » murmurai-je enfin.

Je tentai d'articuler, mais ma gorge semblait avoir été tapissée de cendre et de givre. Il me fallut une éternité pour forcer l'air à remonter de mes poumons opprimés, et quand le son franchit enfin mes lèvres, il n'avait plus rien d'humain. C'était une déchirure de papier de verre, un cri sourd et discordant qui lacérait le calme parfait du matin. Chaque mot m'arrachait une brûlure, laissant dans son sillage une amertume de cendre, comme si l'obscurité entrevue dans le Miroir cherchait à m'étouffer avant même que je ne puisse la nommer. Le son se propagea entre nous, lourd et boiteux, contaminant la pureté de l'aube par le seul poids de ma vérité.

« J'ai vu que l'ombre que je porte n'est pas seulement une armure. C'est un poison, Legolas. Une nappe de nuit prête à tout engloutir, toi le premier. »

Il fit un pas vers moi. Ce pas unique parut durer une éternité, qui me semblait sacrilège après ce que j'avais contemplé dans les eaux du miroir. Instinctivement, mon corps réagit avant même que ma volonté ne puisse intervenir. Je reculai d'un mouvement saccadé, ma botte cherchant un appui qui se déroba. Je sentis soudain la morsure de l'air froid sous ma semelle, mon talon rencontrant le vide vertigineux au bord même de la passerelle. Le pont oscilla sous ce déséquilibre, les cordes de chanvre gémissant dans le matin calme. Je restai là, suspendue entre lui et l'abîme, le cœur battant contre mes côtes comme un prisonnier contre ses barreaux. Ma carapace de glace que j'avais mis des années à polir, s'était totalement évaporée, me laissant nue et désarmée. À sa place, une peur panique et viscérale s'était engouffrée dans mes veines. Ce n'était pas la crainte de tomber dans le vide qui me faisait trembler, mais celle de le souiller. J'avais l'impression que mon ombre était devenue une tache de suie capable de ternir son éclat, de briser sa lumière par ma seule proximité. Chaque millimètre qu'il gagnait vers moi me donnait l'impression de porter une main boueuse sur un cristal pur.

« Ne t'approche pas, » haletai-je. « La Dame dit que l'Anneau se sert de ce qu'on aime pour nous transformer en monstres. Si ce miroir dit vrai, alors je suis la plus grande menace pour cette Communauté. Je suis le venin dans la coupe. »

« Tu n'es pas ce que le Miroir montre, Alya, » répondit-il.

Lorsqu'il parla, sa voix ne fut pas un simple murmure. C'était une sonorité profonde, dépouillée de toute hésitation, possédant la clarté tranchante du métal noble et la stabilité des racines de la terre. Chaque syllabe agit sur moi. Le son se propagea dans mon buste, calmant le martèlement désordonné de mon cœur par sa seule vibration. Sa voix me cloua sur place, non par la menace, mais par une autorité si sereine qu'elle rendit ma fuite dérisoire. Je sentis mes muscles, jusqu'alors tendus par la panique, se figer sous l'influence de ce ton qui n'admettait aucune contradiction. C'était un poids salubre, une main de fer gantée de velours qui m'interdisait de basculer davantage dans l'abîme, me forçant à rester là, vulnérable et immobile, face à sa lumière.

« L'eau ne montre que des chemins possibles, des bifurcations dans la brume du temps. C'est à toi seule de choisir celui où tu poses tes pieds, et à personne d'autre. Pas même à elle. »

Il tendit la main. Je vis ses longs doigts, pâles et effilés, s'avancer dans l'air frais du matin avec précaution. À mi-chemin, ils marquèrent un arrêt, une fraction de seconde suspendue où le temps sembla retenir son souffle. Cette hésitation fut pour moi plus longue qu'une année d'exil. J'y lus tout ce qu'il n'osait pas dire, toute la distance qu'il s'apprêtait à briser. Puis, le contact eut lieu. Il posa le bout de ses doigts sous la pointe de mon menton avec une douceur si achevée qu'elle en devenait presque insupportable, une caresse plus légère qu'une plume de cygne mais qui pesait sur ma peau comme un sceau de fer. La chaleur de sa chair contre mon froid mortel créa un choc thermique qui remonta le long de ma mâchoire, m'interdisant toute dérobade. Lentement, il commença à relever mon visage. Je sentis mes vertèbres se redresser une à une, m'arrachant à la contemplation de mes bottes souillées pour m'exposer à la clarté de l'aube. Il força mon regard à quitter le sol pour plonger, sans défense, dans le sien. Ses yeux bleus s'ouvrirent devant moi comme deux lacs de haute montagne. J'y cherchai fébrilement une trace de jugement, un éclat de méfiance, un seul reflet de dégoût que j'implorais presque d'y trouver. J'avais besoin de sa haine pour avoir une raison de fuir, pour justifier la flèche noire de ma vision. Mais il n'y avait rien. Rien qu'une clarté dévastatrice, dépourvue de tout soupçon, qui m'obligeait à voir, dans le miroir de ses pupilles, que j'étais encore digne d'être regardée.

« Je ne crains pas ta dague, ni ton ombre, » reprit-il, son souffle tiède effleurant ma peau glacée. « Je crains seulement que tu ne te perdes dans un combat que tu tentes de mener seule, par pur orgueil ou par effroi de toi-même. »

« Tu es bien arrogant pour un elfe qui a fini cloué au sol dans mes rêves, Prince, » grinçai-je avec un rictus qui ne trompait personne.

« Alors reste éveillée, » répliqua-t-il avec un demi-sourire si pur qu'il fit battre mon cœur d'une façon que même l'ombre de la Moria n'avait pas réussie. « Et garde tes flèches pour les Orques. Je n'ai aucune intention de te rendre la tâche facile. »



Le moment de vulnérabilité, cette parenthèse vibrante suspendue entre l'ombre du miroir et la lumière de l'aube, fut brutalement brisé. L'appel d'un cor d'argent qui vint lacérer le calme de la forêt. Le son naquit loin sous la canopée, une note d'abord ténue qui s'enfla avec une autorité solennelle, résonnant contre les troncs des *mallorns* comme un rappel à la réalité. C'était la voix d'Aragorn, grave et impitoyable, qui rassemblait la troupe dispersée dans les replis du bois. Ce son agissait comme une onde de choc, dispersant les brumes de mon esprit. Le séjour en Lothlórien, ce rêve de lumière dorée et de mélancolie argentée, s'achevait ici, dans cette vibration de métal qui sonnait le glas de notre repos. Nous devons quitter ce sanctuaire, ce lieu hors du temps, pour affronter la morsure du Grand Fleuve, l'Anduin, et les choix obscurs qui, je le sentais, allaient définitivement scinder la Communauté. Je me détournai brusquement, brisant le contact de ses doigts avec une hâte qui trahissait mon trouble. Je sentis le poids de la vision, cette flèche noire, ce sang sur l'herbe, s'alléger d'un souffle imperceptible, non pas parce qu'il disparaissait, mais parce qu'il se fixait en une résolution froide et tranchante. Une clarté nouvelle, aussi dure que le diamant, remplaçait ma panique. Si le futur devait être ce charnier sombre que le Miroir m'avait promis, si l'ombre devait effectivement tout engloutir, je ne serais pas la cause de sa chute. Je redressai les épaules, sentant mon identité de guerrière se réinstaller sur mes os comme une armure oubliée. Je m'assurerais d'être le rempart, la lame qui dévie le coup, le bouclier qui encaisse le choc, et non la flèche qui vient briser ce que j'avais juré de protéger.

« On part, Vertfeuille, » lançai-je par-dessus mon épaule, retrouvant enfin mon ton cinglant alors que je réajustais mes lames. « Essaie de ne pas tomber à l'eau. Les bateaux elfiques sont bien trop étroits pour ton ego de prince. »

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).
[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés